

Entretien de Nelly Leviandier-Coulon
avec Nelly Carnet

- 104 -

Nelly Leviandier-Coulon¹ avait dix-sept ans lorsque la guerre éclata en 1939 et vingt ans sous l'occupation allemande. Ses convictions l'ont menée à s'engager dans la Résistance dès la première heure. Elle était tout à fait consciente des risques encourus. La témérité de la jeunesse, l'espoir de jours meilleurs et le soutien indéfectible de ses parents, tout particulièrement de sa mère, lui donnèrent la force nécessaire pour affronter les difficultés de sa tâche résistante et les pénuries engendrées par la guerre qui sévissaient dans les villes plus que dans les campagnes françaises. Le fait que les témoins de la Seconde Guerre mondiale atteignent un âge que l'on considère avancé nous a incités à interroger Nelly Leviandier afin de prendre connaissance de l'organisation de la Résistance dans le département de la Manche et, plus particulièrement, à Granville où elle vécut sa jeunesse à partir de 1933. Après avoir suivi son mari au gré des mutations, elle est revenue vivre définitivement dans cette ville maritime et paisible en 1977.

Nous la remercions pour s'être remémorée cette période qui semble déjà si lointaine, mais qui perdure comme une des plus intéressantes de l'existence de ceux qui l'ont vécue en dépit de toutes les privations et dangers qu'elle impliqua. Nous remercions également Didier Leviandier, son fils, pour l'attention qu'il a portée à la réalisation de cet entretien. Nelly Leviandier nous a confié le premier tome de son journal-mémoire. Nous en reproduisons ici quelques passages qui ont retenu notre attention.

L'autre vie... au regard d'aujourd'hui

Nelly Carnet – De quelle manière êtes-vous entrée dans la Résistance ?

Nelly Leviandier – Des membres de la résistance granvillaise connaissaient mes idées. C'est donc tout naturellement qu'une connaissance m'a mise en relation avec Monsieur Marland,² chef du réseau « Marland ».

Nelly Carnet – En quoi consistait votre engagement ?

1 Nelly Coulon, née le 15 juillet 1922, a épousé Lucien Leviandier le 27 mars 1951. Lucien Leviandier (22. 04. 1908 - 28. 11. 1968) joua un rôle important dans le cadre de la Libération de la France. Directeur de ce qui est aujourd'hui appelé Direction Départementale des Territoires et de la Mer, il réussit à fournir des informations nécessaires pour que Londres échappât à une totale destruction. Les rampes de lancement des V2 furent détruites par les Alliés. Ce n'est qu'après la guerre que Nelly Coulon rencontrera Lucien Leviandier, tous les deux travaillant à l'Administration générale du Ministère de la Reconstruction à Coutances.

2 Marland, dit « Robespierre », fut fusillé par les miliciens la veille de la libération de Granville le 23 juillet 1944 à La Lucerne d'Outre-Mer. Le groupe Marland du réseau « Brutus » a développé en 1942 le renseignement, l'action par sabotage, les coupures de câbles et l'évasion des soldats écossais. Il est devenu une organisation très efficace.

Nelly Leviandier – J'étais agent de renseignement. Je ne vais pas vous raconter en détail toutes les actions que j'ai menées pendant cette période. Je citerai quelques faits marquants qui surnagent dans ma mémoire. Mon principal travail était d'entretenir le moral de la population de la région de Granville, de diffuser les consignes émanant de la B.B.C. grâce à un poste clandestin, de renseigner les agents des groupes Francolon-Marland sur le déroulement des opérations alliées. Le brigadier Naud m'apportait la machine à écrire de la gendarmerie. Serge, mon frère, surveillait une éventuelle apparition de la gestapo. Ecouter la B.B.C. était formellement interdit sous peine de déportation. Je prenais en sténographie le bulletin d'information « Ici Londres, les Français parlent aux Français. ». Je tapais ce bulletin en multiples exemplaires, que Monsieur Naud distribuait à Granville, Saint-Pair et Yquelon. Il remportait sa machine à la gendarmerie après la saisie des informations. Cette opération avait lieu chaque jour. Carbones et papiers compromettants étaient immédiatement rangés dans une cachette que mon père avait astucieusement inventée. Il avait en effet descellé quelques carreaux de faïence du plan de travail de la cuisine pour y camoufler les documents.

Une perquisition eut lieu le 5 juillet 1944 à neuf heures du matin. Je venais de prendre le bulletin d'information de la B.B.C.. Contrairement à nos habitudes, aucun membre de la famille n'avait effectué une garde devant la porte. Soudain, par la fenêtre, nous avons vu six Allemands faire irruption dans la cour. Armé d'une mitraillette, l'un d'eux est resté devant la porte comme sentinelle. Les cinq autres étaient déjà dans le couloir de la maison. L'un d'eux m'a dit dans un excellent français : « Je viens chercher votre poste. » Pour gagner du temps, j'ai essayé de parlementer afin de laisser à ma mère le temps de camoufler le poste sous du linge. Je lui ai répondu que nous avions porté le poste à la mairie lorsque l'ordre de la Feldkommendantur nous avait été donné. J'ai rétorqué que nous n'avions d'ailleurs pas d'électricité. Les Allemands étaient dans la cuisine lorsque Serge est arrivé à point pour fournir un argument qui les a désarmés. Un des Allemands lui a dit : « Vous écoutez radio Londres. » « Impossible », a répondu Serge, « antenne kapout », leur montrant le jardin. Serge fabriquait des postes à galène en série et les distribuait à ceux qui ne craignaient pas de s'en servir. Lors de la perquisition, plusieurs étaient en cours de fabrication, mais ma mère avait eu le temps de les dissimuler sous une pile de linge sale dans la buanderie. Les Allemands ont paru un moment décontenancés. Très soupçonneux, ils se sont mis à fouiller partout sans rien trouver. Je me souviens de les avoir entendus dire : « C'est bizarre. Personne n'a de poste et tout le monde connaît les nouvelles de la B.B.C. » Pensant peut-être qu'ils s'étaient trompés d'adresse, ils ont continué leurs recherches chez les voisins. Les deux postes de la rue n'ont pas été découverts. Les fouilles furent vaines, mais nous avons eu très peur. Quelques jours plus tard, à Saint-Planchers, toute une famille fut exécutée dans un champ pour avoir été surprise à utiliser un poste à galène.

Quelques années auparavant, en 1940, nous avons eu le temps de voir les Allemands arriver. Le voisin cachait des Anglais qui avaient réussi à échapper aux Allemands au cours d'une bataille où beaucoup de leurs camarades avaient été faits prisonniers. Comme un éclair, ma mère et moi avons traversé la rue. Avec l'aide des voisins, nous avons poussé la voiture sans mettre le moteur en marche pour ne pas éveiller les soupçons. Les Anglais se sont camouflés dans la fosse qui se trouvait sous la voiture. Celle-ci remise en place, nul ne pouvait imaginer que quelqu'un pût être dissimulé dessous. Encore une fois nous avons échappé au pire. Mais nous mîmes du temps à nous remettre de cette épreuve.

On savait dans la région que je prenais une part active à la Résistance et on connaissait mes liens avec Monsieur Marland. C'est pourquoi, dans l'après-midi du 15 juillet 1944, un homme et une femme que je ne connaissais pas se sont présentés à la maison en disant : « Nous venons de la part de Madame Dieu (commerçante bien connue de Granville). Elle nous a dit que vous pouviez contacter M. Marland qui est un de vos amis. » Redoutant un

Coroquer de Gaulle quelques mois plus tard est revenue à Cherbourg, son arrivée a fait l'objet d'une polémique dont même Jean Lacouture n'a pu dévoiler la vérité. Voici les faits tels qu'ils se sont passés et tels que Lucien me les a racontés. Contrairement à ce qui a été dit, il y avait bien quelqu'un pour l'accueillir à l'aéroport de Hautperthuis, mais un incident avait bien failli rendre la chose impossible. L'arrivée du général avait été fixée à un certain jour du mois d'Août (je ne me souviens

il y avait à l'aéroport le général Hocmig, l'Amiral Chierzy d'Argentine et le sous. Préfet Leviandier, quand on leur a fait savoir que par suite d'un incident technique l'arrivée du général avait dû faire demi-tour et que le voyage était remis au lendemain, arrivée à Hautperthuis vers 9^h. Lucien a dit aux deux autres : « à mon avis, comme il a raté son coup il sera là à 8^h30, j'y serai. » Hocmig et d'Argentine se sont contentés de répondre : « on nous dit 9^h, nous serons là à 9^h ». Le lendemain en arrivant à 8^h30, Lucien a aperçu au loin un avion avec la cocarde tricolore, il a accéléré le pas, pour accueillir le général juste au moment de sa descente d'avion (c'est ce que confirme

mauvais tour de la part de la Gestapo, j'ai commencé par nier mes relations avec Marland en tant que membre de la Résistance. Pour gagner ma confiance, la femme m'a précisé que son compagnon était le commandant d'un groupe du Maquis dans les environs de Brehal, alors en grand danger à cause d'une dénonciation. Ces maquisards étaient menacés d'encerclement par les Allemands. Seul Monsieur Marland pouvait leur apporter son aide.

Cela sentait le piège et complètement paniquée, j'ai oublié de leur demander quel était le lieu menacé. Je me souviens seulement leur avoir répondu : « Je vais voir ce que je peux faire. » Mes interlocuteurs parurent satisfaits de ma réponse et décidèrent de revenir le lendemain afin de savoir si le nécessaire avait été fait.

Dès leur départ, j'ai dit à mes parents que je devais joindre Monsieur Marland coûte que coûte. La ville de Granville avait été en partie évacuée à cause des bombardements, mais pas Saint-Nicolas où nous habitions. Monsieur Marland était resté à cause de ses relations avec les Anglais de Jersey qu'il ne pouvait pas abandonner. Je suis allée chez Madame Dieu pour vérifier les dires de ces deux personnes. Elle m'a confirmé que la femme était une grande patriote, car depuis longtemps elle ravitaillait les aviateurs anglais cachés dans les campagnes. Mais elle ne connaissait pas l'homme et craignait malgré tout un possible traquenard.

Lorsque j'ai décidé de contacter Marland, un des rares granvillais à ne pas avoir été évacué, ma mère a été réticente. Mais sous mon insistance, elle a accepté que je parte en m'accompagnant. Les rues étaient désertes et nous avons rencontré Marland sur la place de la gare. Il a considéré un instant que c'était un piège tendu contre moi ou lui, car il ne connaissait aucun groupe en danger du côté de Brehal. Après réflexion, il a pensé qu'il pouvait s'agir du « Haut Valençais » près d'Hudimesnil, secteur en difficulté. Il m'a priée de reprendre contact avec Madame Dieu pour me renseigner sur le lieu exact. Dans le cas où il s'agirait d'un piège, je devais disparaître au plus vite. Madame Dieu s'est rappelée avoir entendu la femme prononcer le nom du « Haut Valençais ». Elle m'a toutefois donné l'adresse de la patronne de cette femme afin que j'aie confirmation. J'ai réussi à retrouver Marland dans la journée sans avoir besoin de me rendre chez lui. Il se savait étroitement surveillé par la Gestapo. C'est pourquoi j'avais l'ordre de le rencontrer à l'extérieur. Marland a pu faire le nécessaire pour sauver le groupe de résistants en question. Mais huit jours plus tard, il fut exécuté.

Nelly Carnet – Pouvez-vous nous préciser qui étaient les Anglais de Jersey ?

Nelly Leviandier – Si cette période de l'occupation était particulièrement difficile et dangereuse, avec le recul, certaines situations peuvent s'avérer plutôt drôles. C'est le cas des Anglais, en réalité trois Ecossais, qui n'avaient pas pu gagner Jersey en juin 1940. Ils ont été pris en charge entre autres par le groupe de résistance Marland. Monsieur Leroux les logea. Il fallait les nourrir sans carte d'alimentation. Qui allait s'en charger ? Eh bien tout simplement les Allemands ! Cela peut paraître invraisemblable et pourtant c'est ce qui s'est passé. Voici comment : Avant la guerre, j'étais secrétaire dans l'usine Nativelle à Longueville près de Granville. Celle-ci fabriquait des conserves de viande. Dès le début de l'occupation, l'usine a été réquisitionnée par l'armée allemande afin de préparer les rations alimentaires pour les soldats allemands. Monsieur Nativelle continuait de me payer, car il avait l'intention de me reprendre à son service après la guerre. Pour justifier mon salaire, je continuais de me rendre chaque jour au bureau. Je me contentais de classer des papiers. Je voyais journellement manipuler d'énormes quantités de viande. C'est ce qui nous manquait le plus. Nous ne manquions pas de légumes grâce aux potagers et nous nous alimentions en beurre auprès de la ferme des Lecanellier qui ne demandaient pas de tickets. C'était un peu risqué, car il fallait passer sous le pont de Saint-Planchers, régulièrement bombardé.

Les Allemands qui travaillaient à l'usine n'étaient pas une troupe d'élite, ni des S.S., ni même d'authentiques nazis. Ils avaient plutôt pitié de « la pauvre demoiselle qui avait beaucoup de frères et sœurs »³. Tous les jours, à l'insu de leurs officiers, j'avais droit à une manne providentielle que je partageais avec les Ecossais. Leur présence devint un risque, car ils n'avaient pas changé de résidence depuis deux ans et demi et nous n'étions pas à l'abri d'une dénonciation. Soupçonné, Leroux fut interrogé par les Allemands. Il n'était pas facile de leur trouver un autre lieu avant que Marland pût les faire embarquer pour l'Angleterre via Jersey. Des personnes acceptèrent de cacher deux des trois Ecossais.⁴ Restait le troisième. J'eus l'idée de le dissimuler dans l'usine au milieu des Allemands. On ne viendrait pas le chercher parmi eux. Paul Le Bayon, chef de fabrication et homme de confiance que Monsieur Nativelle avait également gardé à l'usine, accepta immédiatement de prendre Jimmy Mac Loren dans son logement situé au-dessus de l'usine. Restait alors le transfert de Saint-Nicolas à Longueville en évitant les patrouilles allemandes.

Nous sommes partis à bicyclette, Jimmy et moi. Je n'étais pas très rassurée, mais Jimmy avait encore plus peur que moi. Une patrouille s'est présentée dans le bourg de Longueville. Jimmy claquait des dents. Je lui ai dit que s'il se faisait remarquer, nous étions tous les deux perdus. Je lui ai demandé d'avoir l'air décontracté en fumant une cigarette. Il m'a écoutée, mais il perdait totalement son sang-froid. A un moment donné, il a mis sa cigarette allumée dans sa poche. Quand nous sommes passés devant la patrouille, la fumée sortait de son pantalon. Nous sommes malgré tout bien arrivés à l'usine et nous avons même ri de cette aventure. Les Allemands ont dû nous prendre pour deux amoureux... Jimmy est resté pendant une année entière chez Paul Le Bayon. A partir de mars 1942, il a changé régulièrement de domicile. Il a été hébergé par Mademoiselle Le Gueriez, par la famille Bleas, puis par Mesdemoiselles Emilie et Marie Deschamps, Mademoiselle Edmonde Matelot et par Joseph Garnier à Marcilly. L'Ecossais a souvent été imprudent : il s'est par exemple rendu seul chez le dentiste à Avranches. Il a fini son périple à La Haye-Pesnel chez un agriculteur, Monsieur Encoignard. La même année, Mademoiselle Matelot a accompagné Jimmy à Marseille, au consulat des Etats-Unis, qui lui a permis de regagner la Grande-Bretagne.

Nelly Carnet – Vous nous avez parlé de la participation de votre mère. Votre père est-il resté inactif ?

Nelly Leviandier – Oh ! Non ! Mon père participait à sa façon en sabotant du matériel allemand. Il a été contraint de travailler pour les occupants. Son rôle consistait à charger sur des camions des pompes destinées à assainir le champ de bataille des Allemands qui pataugeaient en Belgique. Sur chaque pompe, mon père enlevait un boulon qu'il mettait dans sa poche. Le soir, il était très fier de nous montrer sa collection. Nous n'avons jamais su si les pompes avaient rempli leur mission...

De temps en temps nous étions bombardés. Papa et Serge avaient creusé dans le jardin une tranchée où nous nous retrouvions tous y compris les voisins dès que sonnait l'alerte. Mais mon père ne voulait pas quitter son lit. Un jour, folle d'inquiétude, ma mère lui dit : « Je voudrais que le plafond te tombe sur le nez. » A peine avait-elle

3 En réalité, Nelly Leviandier n'avait que deux frères. Les Allemands ignoraient bien évidemment qu'ils nourrissaient les Anglais.

4 Nous renvoyons au livre de Marcel Leclerc intitulé *La Résistance dans la Manche*, La Dépêche de Cherbourg, 1980. Le livre a été réédité chez Eurocibles en 2004.

Marcel Leclerc est né en 1899 et décédé en 1987. Instituteur et résistant, il a fondé avec René Schmitt le réseau Libération-Nord en juillet 1942. Victime de la trahison d'un membre de son réseau, il a été arrêté le 30 août 1943 à Saint-James où il s'était replié avec ses élèves de Cherbourg. Il a été déporté dans les camps du Struthof et de Dachau.



Lucien Leviandier derrière le Général de Gaulle.

fini sa phrase que le plafond tombait, emplissant de gravats la chambre et la cage d'escalier. Mon père n'eut que le nez égratigné... Un autre jour, le bruit courut que les Alliés étaient à Coutances. Mon père et moi ne tenions plus en place. Nous nous hâtâmes d'aller à leur rencontre. Mon père voulait pratiquer l'anglais qu'il avait appris parfois à la barbe des sentinelles lorsqu'il était désigné pour garder les voies de chemin de fer après un sabotage. Nous partîmes tous les deux à bicyclette en direction de Coutances, mais de chaque côté les Allemands tiraient et nous avons rebroussé chemin. Il aurait été dommage de mourir à la veille d'un si beau jour !

Nelly Carnet – En dépit de la situation et des multiples dangers, vous arrivait-il de prendre les choses plus légèrement ?

Nelly Leviandier – Bien sûr. Avec deux de mes amies, nous nous sommes promenées en ville vêtues respectivement d'une robe bleue, blanche et rouge pour narguer l'occupant. Nous étions jeunes !

Nelly Carnet – Vous pouviez donc circuler librement.

Nelly Leviandier – Nos libertés étaient tout de même restreintes. Tout rassemblement dans les rues de Granville était par exemple interdit. D'autre part, l'occupant avait instauré pour les piétons l'obligation d'emprunter un trottoir donné selon le sens de circulation. Cependant, la population n'a jamais respecté cette consigne.

Nelly Carnet – Vous souvenez-vous d'une situation plus tragique que d'autres que vous ayez vécue ?

Nelly Leviandier – En y réfléchissant bien, je me souviens effectivement du cas dramatique d'une jeune femme de mon âge. Il s'agit d'Yvette Leprince. Marland avait besoin de renseignements pour les transmettre aux Anglais et faciliter le débarquement. Les officiers allemands étaient les mieux placés. Il fallait gagner leur confiance et seule une femme pouvait obtenir les informations attendues. Ce n'est pas à moi que Marland a fait appel. J'aurais été bien incapable de coucher avec un Allemand, moi qui ne l'avais jamais fait avec un garçon français. Yvette Leprince s'est alors chargée de cette mission, non sans une certaine réticence et un sentiment de culpabilité. Elle disait à Marland qu'elle n'en pouvait plus, car les gens sur son passage lui crachaient à la figure. Marland lui répondait : « Sois tranquille ma petite Yvette. Lorsqu'ils sauront, ils te remercieront. » Lorsque les Allemands se sont aperçus qu'elle les trahissait, ils l'ont fusillée. Elle n'avait pas vingt ans. Une autre fois, lors d'une perquisition, un paysan qui habitait non loin de chez nous a été froidement assassiné par les Allemands devant sa femme et ses enfants, car il refusait de livrer sa voiture à cheval.

Nelly Carnet – Vous nous parlez d'exécution sommaire. Aviez-vous connaissance des camps de déportation et d'extermination ?

Nelly Leviandier – Aucunement. Nous savions que si nous étions arrêtés, l'ennemi pouvait nous emmener en Allemagne. Mais nous pensions qu'il s'agissait de « simples » lieux de détention. Ce n'est qu'après la Libération que nous avons eu connaissance de toute l'horreur de ces camps.

Nelly Carnet – Comment avez-vous vécu la Libération ?

Nelly Leviandier – Quand l'armée Patton est passée sur la route d'Avranches, nous étions tous là pour applaudir : résistants, collaborateurs, indifférents... Les soldats nous lançaient des bonbons, du chocolat, des cigarettes. On riait, on s'embrassait. On avait tant attendu ce jour ! Lorsque les Américains ont occupé Granville, nous avons vécu une période de liesse indescriptible. Les officiers venaient nous chercher à la maison, maman et moi, et nous emmenaient en jeep aux bals qu'ils organisaient au Normandy hôtel. Ma mère m'accompagnait partout et elle y prenait un réel plaisir. Elle était encore jeune et aimait danser.

Nelly Carnet – Qu’êtes-vous devenue après la Libération ?

Nelly Leviandier – L’usine Nativelle n’a pas pu reprendre son activité. Je n’ai donc pas continué de travailler pour elle. En 1945, après le départ des Américains, j’ai travaillé à l’U.N.N.R.A.⁵ pour améliorer mon anglais. Je suis rentrée ensuite au Ministère de la Reconstruction au service du déminage à Granville, puis à l’Administration générale à Coutances où avait été installée provisoirement la Préfecture pendant qu’on reconstruisait celle de Saint-Lô, ville détruite à soixante-dix pour cent. J’étais toujours célibataire. Quelques soupirants étaient bien parvenus à franchir la barrière de sécurité, mais les uns ne me plaisaient pas et les autres n’étaient pas assez bien pour moi, selon les dires de ma mère. Mon père observait une stricte neutralité.

Lorsque je travaillais à Coutances, je rentrais tous les soirs à Granville par le car. J’étais affectée au service de l’Administration générale dans une baraque en bois édifiée dans le jardin de l’évêché. Le directeur avait installé son bureau dans le bâtiment en dur. Il nous rendait souvent visite, un peu trop souvent, me disaient mes collègues avec un sourire malicieux. Quant à moi, je trouvais Lucien Leviandier fort sympathique et petit à petit je me suis rendu compte qu’aucun homme n’aurait pour moi plus de charme. J’avais enfin rencontré mon idéal. Je l’aimais chaque jour davantage et j’ai réalisé que cela devenait dangereux. J’avais déjà vingt-six ans et je pensais que si je continuais de me bercer d’illusions, jamais je n’atteindrais le but auquel j’aspirais : me marier, avoir des enfants. Alors j’ai dit à mon chef, Monsieur Tamis, que je demandais ma mutation pour Caen. Ma demande a été transmise à Monsieur Leviandier. C’est ce qui a provoqué le déclic. Je me souviens encore de mon émotion. Mon cœur s’est arrêté de battre lorsque le directeur m’a demandé de monter dans son bureau. Il m’a dit : « Vous savez mon âge ? » Il avait quatorze ans de plus que moi. J’ai prononcé un petit « oui » timide. Il a ajouté : « Cela ne vous fait pas peur ? » J’ai répondu : « Non. » Et dès cet instant nous avons su que nous étions faits l’un pour l’autre sans même nous connaître. Lorsque j’ai appris indirectement ce qu’il avait fait pendant la guerre, le sentiment profond que j’avais déjà pour lui s’est transformé en admiration ou plutôt un sentiment d’admiration s’est ajouté à ceux que je nourrissais déjà à son égard. Après l’émouvante rencontre dans son bureau, Lucien est venu me reconduire chaque soir avec sa voiture. Nous nous sommes mariés le 27 mars 1951.

Nelly Carnet – Pouvez-vous nous parler de ses actions de résistant ?

Nelly Leviandier – Il fut le chef d’un important réseau de Résistance.⁶ C’est la raison pour laquelle il fut nommé sous-préfet par De Gaulle. Ce dernier apprit avec fureur que les Américains avaient nommé un sous-préfet américain et craignait une mainmise sur l’administration française. C’est pourquoi il a demandé à François Coulet, Commissaire régional de la République, de nommer un sous-préfet français. Trois personnes étaient alors susceptibles de remplir ces fonctions : Lucien et deux autres cherbourgeois ayant appartenu au réseau de Résistance et échappé à la fusillade par les Allemands au champ de tir, route de Tessy. Il leur sembla indigne d’accepter un honneur alors que leurs camarades avaient été tués. François Coulet leur a dit : « Je vous donne la nuit pour réfléchir. » Mais le lendemain, ils n’étaient toujours pas décidés. Le 28 juin, après consultation du chef départemental des F.F.I., Yves Gresselin, Coulet a tranché et a nommé Lucien. La tâche était immense. La ville de Cherbourg avait beaucoup souffert. Le pont

5 U.N.N.R.A.A : United Nations Relief and Rehabilitation Administration. Cette organisation essentiellement dominée par les Etats-Unis a été fondée en 1943. Elle a apporté un soutien matériel aux victimes de la guerre.

6 On trouve dans le livre de Marcel Leclerc un certain nombre de précisions sur les actions des résistants du département de la Manche et notamment sur Lucien Leviandier.

En associant ces deux noms, l'« Avenir de la Manche » veut rappeler l'œuvre courageuse de deux hommes, trop tôt disparus, qui s'estimaient mutuellement, de deux résistants, de deux constructeurs.

LEVIANDIER, ingénieur en chef au Ministère de l'Équipement, n'appartenait pas à notre parti, mais il sympathisait avec son idéal, alliant l'amour de la liberté et de la patrie à la nécessaire compréhension entre peuples.

Sous l'occupation, alors que René SCHMITT fondait Libé-Nord, Lucien LEVIANDIER devenait un des chefs les plus efficaces du réseau Centurie. Ses fonctions d'ingénieur des Ponts et Chaussées à Cherbourg l'obligeaient à de fréquents déplacements au cours desquels il collectait avec des amis travaillant sous ses ordres, des renseignements très utiles sur les mouvements de troupes ou de matériel, emplacements de batteries, rampes de lancement. Cette documentation relevée sur carte était transmise par la voie clandestine à nos alliés. LEVIANDIER fit partie du premier Comité de Libération départemental qui se réunit, au secret, au début de mai 1944, groupant en un seul organisme les représentants des trois principales formations de résistance dans le département.

À la Libération, il devint le premier sous-préfet de Cherbourg, tandis que René Schmitt devenait président de la délégation municipale. Les deux hommes eurent une tâche quasi surhumaine. La darse était obstruée par les bateaux que les Allemands avaient coulés avant de se rendre, la gare maritime et les quais étaient en ruines. En quelques jours, l'ingénieur sous-préfet LEVIANDIER réussit à remettre rapidement les installations portuaires en état, permettant ainsi aux Américains d'acheminer à un rythme accéléré leur puissant matériel vers le front. Tandis que René SCHMITT, à la mairie, avec l'appui total de son ami LEVIANDIER, réussissait à assurer à la fois le ravitaillement de la population, la mise hors d'eau des bâtiments dévastés et la remise en route des services administratifs.

Tous deux reçurent des Américains la plus haute distinction : la « Medal of Freedom », pour les services rendus à la cause alliée.

Belle, mais trop courte destinée de ces deux bons serviteurs de Cherbourg et du pays. Tous deux, associés dans la tourmente, disparaissent la même année et au même âge, laissant au cœur de ceux qui les ont connus et aimés, l'amertume du regret et le fidèle souvenir.

tournant avait été détruit. Le port n'était plus en état de fonctionner. Tout était à réorganiser avec de faibles moyens. Lucien s'y est totalement investi, donnant tout de lui-même, dans la paix comme dans la guerre.

Pendant la guerre, comme je vous le disais, Lucien, dit « La Mésange », fit partie d'un réseau de Résistance, le réseau « Centurie » de l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire). C'est en novembre 1942 qu'il a incorporé le réseau après avoir été muté à Saint-Lô en tant qu'ingénieur des Travaux publics de l'Etat. Le réseau « Centurie » était orienté vers la recherche du renseignement pour évoluer ensuite vers des actions armées. En novembre 1943, Lucien a rejoint Cherbourg. Il y est devenu chef du réseau « Centurie ». Aidé d'un collègue, Charles Laine, adjoint technique principal, il a constitué un groupe de Résistance au sein du personnel des Ponts et Chaussées. Fausses pièces d'identité, tickets d'alimentation ont été distribués aux réfractaires. Il a assuré la liaison entre les réseaux « Marathon » et « Centurie » et a fourni tous les renseignements sur le trafic du port de Cherbourg.

En 1944, les différentes organisations de la résistance se rassemblèrent. Certains résistants faisaient déjà partie de plusieurs réseaux. Ce qui facilitait les échanges. Des réunions furent organisées entre les différents chefs des mouvements de résistance O.C.M et son réseau « Centurie » et « Libération –Nord » dans le Nord du Cotentin. C'est ainsi qu'un Comité Départemental de Libération fut constitué à Cherbourg le 5 mars 1944. Lucien Leviandier fit partie des dix membres. C'est « l'Action » qui désormais devint la principale préoccupation des groupes avec la certitude que le « jour J » approchait. La Résistance s'unifia progressivement. En février 1944, Lucien Leviandier établit le plan de l'Arsenal de Cherbourg, indiquant les points de chute des bombes lancées sur l'établissement militaire les 24 et 28 octobre 1943, les bâtiments détruits et ceux devant être frappés. En avril, le commandant des groupes d'Action le chargea de trouver un camion, un chauffeur et des participants pour transporter six tonnes d'armes et d'explosifs à prendre le 18 mai dans l'Orne. Le carburant pour le transport fut pris sur le stock des Ponts et Chaussées. A la fin du mois de mai, Lucien prépara les sabotages du port. Il brava les protestations et menaces des autorités allemandes sous prétexte de travaux urgents à effectuer sur les écluses du bassin à flot. En accord avec le mécanicien, il immobilisa les portes dans leurs enclaves. Le bassin fut alors difficilement utilisable. Des chaînes furent démaillées, des fuites d'huile sur les installations de pression apparurent.

Le 5 juin à dix-sept heures, le message « Les carottes sont cuites » signifiant de se préparer à l'« Action » fut émis par la radio de Londres. Le groupe des Ponts et Chaussées acheva le sabotage de l'écluse du bassin de retenue. Les sabotages des voies ferrées, des communications téléphoniques et des plaques de direction sur les routes par destruction ou inversion suivirent dans la foulée. Le plan vert fut déclenché : le groupe des Ponts et Chaussées de Cherbourg dut quitter la ville et se replia à Saint-Lô d'Ourville. Le 28 juin, Lucien fut nommé sous-préfet. Le port de Cherbourg devint le « Port de la Libération ».





Guy Braun, *Quinze ans*. Gravure, carborundum et pointe sèche.
Détail, p. 133.